

**Pierre Verdrager (2007),
L'homosexualité dans tous ses états, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 342 p.**

C'est avec un double étonnement que j'ai découvert le livre de Pierre Verdrager *L'homosexualité dans tous ses états*. Après une lecture attentive, j'étais étonnée d'avoir découvert un très bel ouvrage qui ne consistait pas en un énième plaidoyer politique en faveur de la reconnaissance de l'homosexualité. Par là, le livre de P. Verdrager se distingue d'une heureuse manière de la plupart des ouvrages publiés en France ces dernières années où s'érige, au nom de la science, une dénonciation politique de la condition des homosexuels dans la société: une tâche qui est évidemment politiquement nécessaire mais qui s'avère scientifiquement insuffisante. De manière inattendue, ce livre-ci suivait une autre route. Non que son auteur se montre sans égards pour de telles positions politiques, mais il entend d'abord et plus simplement s'introduire dans le vécu des gens qui, à un moment de leur vie, en sont venus à se dire homosexuels. Le but de l'auteur n'est donc pas de montrer le chemin de la bonne politique (i.e. de la bonne identité homosexuelle), il souhaite fournir une juste compréhension de ce cheminement identitaire, sans le rabattre sur une seule manière d'être homosexuel(le) et de se dire tel, ou de ne pas se (le) dire.

Pour ce faire, le pari de P. Verdrager consiste à essayer de retracer ce parcours identitaire, en se mettant dans les pas d'une approche « pragmatique »¹ qui défend, épistémologiquement, des principes d'enquêtes tels que la symétrisation (entre le chercheur et les enquêtés), mais aussi le pluralisme et l'indétermination relative du monde comme des acteurs². Mis en œuvre, ces principes se concrétisent dans une pratique méthodologique qui invite à suivre et à donner la parole aux gens, en leur reconnaissant des capacités critiques et cognitives au moyen desquelles ils sont en mesure d'articuler leur vécu et, plus amplement, de rendre compte de leur existence.

Avant de rentrer dans les détails de l'ouvrage, revenons à mon deuxième étonnement, puisque double fut ma surprise. Plus d'une année s'est écoulée depuis la parution de ce livre, aussi dense qu'original, et, à ma grande surprise, celui-ci a reçu peu d'écho dans la communauté sociologique, ainsi que dans le milieu homosexuel francophone. Pourquoi cet ouvrage, alors même qu'il fait part d'une enquête novatrice et amène

des éléments consistants sur l'identité homosexuelle, a été si peu salué et si peu discuté ? Ce faible écho ne tient-il pas au fait que l'auteur dans cet ouvrage aurait la bonne idée mais le mauvais goût d'attaquer trop frontalement et trop subtilement les chercheurs (plus immédiatement critiques) qui composent l'ordinaire des travaux français sur la thématique de l'homosexualité ?

En effet, P. Verdrager annonce et assume une distanciation d'avec la majorité des recherches françaises qui abordent le thème de l'homosexualité en se laissant d'emblée conduire par un trouble politique, le plus souvent relatif à un écart au principe d'égalité et de non-discrimination³, au lieu de partir d'une incertitude sociologique quant à ce qu'il en est (Roca i Escoda, 2005). L'auteur est explicite sur ce point, la source de son enquête n'étant pas l'indignation, mais bien l'ignorance: « La description que nous souhaitons impartiale n'est pas une science ivre de rupture épistémologique, positiviste ou surplombante avec vue imprenable et panoramique sur le réel, mais une science modeste qui met son ignorance comme préalable à l'enquête et qui tente de se frayer un chemin au plus près de la réalité des personnes » (Verdrager, 2007: 24).

Ainsi, au lieu de vouloir dénoncer la *condition* faite aux homosexuel(le)s, P. Verdrager entend comprendre et décrire les modalités selon lesquelles s'articulent, pour les personnes, le verbe « être » et l'adjectif « homosexuel » (p. 7). Comme il l'annonce au début du livre, son travail « se contente de théoriser le rapport à l'identité telle que beaucoup de personnes la vivent et l'expriment. Il renonce à prendre position sur le propos des acteurs et se contente d'ordonner les discours qu'ils ont fourni à l'occasion d'entretiens [...] ». Pour ce qui nous concerne, les mots des acteurs ne sont pas des prétextes pour illustrer des catégories sociologiques préétablies mais le point de départ de notre construction ou, plus précisément, de notre mise en ordre » (p. 9-10). Disons tout de suite que l'auteur, par la qualité de son travail descriptif et par son agilité conceptuelle, dépassera de beaucoup cette « mise en ordre ».

Après nous avoir averti des positions épistémologiques dominantes, mais selon lui « douteuses », P. Verdrager a le mérite de ne pas négliger les obstacles méthodologiques auxquels les enquêtes sur l'homosexualité se heurtent, dès lors qu'elles doivent affronter la question de

1. On regrettera que les emprunts à cette approche ne soient pas toujours reconnus par l'auteur lorsqu'il introduit des concepts qui proviennent de la sociologie dite « pragmatique » (Breviglieri et Stavo-Debaugé, 1999).

2. Pour une définition de ces postulats, voir notamment C. Lemieux (2008).

3. Comme ce trouble politique lié à la condition homosexuelle tient à la non-réalisation de l'égalité, l'écriture sociologique est conduite par la dénonciation. Pour une enquête sur les ressorts de l'écriture sociologique, voir Breviglieri et Stavo-Debaugé (2004) qui traitent des moteurs politiques et moraux qui conduisent l'écriture sociologique relative aux « jeunes issus de l'immigration ».

la «représentativité» et donc de l'«échantillonnage» des personnes enquêtées. Comment saisir une «population» qui ne peut être traitée statistiquement? Face à cet obstacle, l'auteur fait un choix raisonné, en se prémunissant de toute prétention de représentativité. Bien qu'il adopte le terme d'«échantillonnage» concernant son corpus d'entretiens, il ne passe pas sous silence le problème des «biais» intervenant dans la sélection. Comment atteindre des personnes qui sont disséminées dans l'espace social, et qui, comme le dit l'auteur, semblent «introuvables»? Afin de remédier à cet obstacle méthodologique, il opte pour «le recrutement d'un petit nombre d'homosexuels avec questionnement intensif (beaucoup de questions à peu de personnes), sélectionnées à partir de plusieurs «boules de neige» envoyées le plus loin possible, par bouche à oreille, à partir de réseaux relationnels les plus différents possibles» (p. 31). Il assume donc son «petit» corpus de 25 entretiens, en montrant que celui-ci constitue ce qu'il décrit comme un «échantillon contrasté à faible effectif»⁴. L'abandon de toute «représentativité», au sens «statistique», est d'autant plus assumé que l'auteur s'intéresse à la formulation des problèmes par les acteurs, et non à leur distribution dans l'espace social.

Le pari n'était pas mince, mais une fois l'ouvrage refermé, on peut dire qu'il est tout à fait réussi. Pour traiter de la question de l'identité, question centrale de l'ouvrage, l'auteur adopte une vue dynamique. D'une part, en proposant le concept de «*montée en identité*», il s'attache à rendre compte du cheminement identitaire des personnes. Scandé en plusieurs phases, allant de la «sensation» ou du «sentiment», à la «nomination» et à l'«expression», ce processus aboutit, ou non, à une affirmation publique; mais quelle que soit son issue, il constitue autant qu'il témoigne d'une expérience et d'une épreuve identitaire. Selon P. Verdrager, «ce n'est qu'arrivé au terme de la «*montée en identité*» que les personnes peuvent enfin (se) dire, si toutefois elles veulent le dire, qu'elles «sont homosexuelles». Mais souvent la route est longue car elle est semée d'embûches» (p. 93).

Dans ce trajet identitaire qu'est la *montée en identité* dont font diversement état les personnes interviewées, l'auteur saisit la variété des obstacles identitaires; plus ceux-ci sont nombreux, plus lente est la «*montée en identité*». Ces obstacles sont de plusieurs ordres, familial, psychologique, social, relationnel, etc. Pour l'auteur, la «*montée en identité*» est un chemin incertain dont le sommet se caractériserait par la capacité à pouvoir articuler et à pouvoir (se) dire «je», «suis», «homosexuel». En retraçant ces chemins au travers de ce qu'il décrit comme une «feuille de route identitaire», l'auteur ne dévoile pas seulement les obstacles rencontrés par les personnes, il traite des dimensions spatiales et temporelles qui trament et différencient les pratiques et le vécu des acteurs.

Mais P. Verdrager ne traite pas ce travail identitaire sur la seule base du ressenti personnel et intime des personnes interviewées, il prend soin de confronter ce travail à leur

entourage. En empruntant l'idée de «*mise à l'épreuve*» à la sociologie pragmatique, il montre que la personne homosexuelle n'est pas la seule à devoir subir une épreuve identitaire, puisque l'entourage est également soumis à l'épreuve de l'homosexualité: «(...) ce n'est pas seulement l'homosexuel qui se met à l'épreuve pour découvrir qui il est et ce qu'il est, ce sont aussi les autres qui subissent une mise à l'épreuve de laquelle émergent, parfois, des êtres bien différents de ce qu'ils étaient au départ» (p. 76). Ainsi, un double sens est conféré à la catégorie d'épreuve par l'auteur: «c'est une épreuve dans la mesure où les personnes «se révèlent» telles qu'elles sont (...), mais cela peut être une épreuve au sens, cette fois, d'un événement pénible» (p. 84).

En outre, là encore en s'inspirant de travaux antérieurs, parmi lesquels figure en bonne place *De la justification* (Boltanski et Thévenot, 1991), afin de gagner une meilleure intelligibilité conceptuelle des situations personnelles et d'ouvrir une compréhension plus circonstanciée des propos des acteurs, l'auteur s'est efforcé de mettre en place des «régimes d'homosexualité». Ceux-ci consistent en trois «grands régimes identitaires dans lesquels les personnes ayant eu des contacts homosexuels peuvent s'inscrire» (Verdrager, 2007: 115). Pour les établir, P. Verdrager poursuit son entreprise intellectuelle en pénétrant sur un autre terrain, celui de la littérature scientifique et militante. Ce détour vise à rendre compte des prises de position axiologiques des personnes, en suivant leur genèse et leur poids historique (*ibid.*). En effet, la vertu de ces régimes est leur historicité. Avec un tel travail, l'auteur peut montrer que l'émergence d'un nouveau régime est coextensive à l'évolution des manières dont la société figure l'homosexualité et lui ménage une place. La scansion des régimes est donc aussi la scansion d'une histoire que l'on peut dire «progressiste». Cependant, P. Verdrager souligne l'existence et la disponibilité de plusieurs régimes. Ce qui laisse bien entendre que les personnes homosexuelles ne s'alignent pas forcément sur le régime le plus «progressiste» afin de dire et de vivre leur homosexualité. L'inscription de l'expérience dans un certain régime dépendra de moult facteurs (aussi bien sociaux qu'individuels) qui nourrissent un lien étroit entre l'activité et l'identité et qui regardent également la qualification des personnes, leur expérience, l'affirmation et l'autoqualification. En pratique, selon le régime d'homosexualité dans lequel la personne s'inscrira préférentiellement, elle conceptualisera d'une

4. Ou en empruntant le terme à Nathalie Heinich, un «échantillon contrasté significatif» (p. 25).

certaine façon son homosexualité, sans pour autant que le chercheur doive juger certains alignements identitaires comme rétrogrades ou relatifs à une « homophobie intériorisée ».

Le premier régime proposé par l'auteur est le « régime postural », selon lequel l'homosexualité du sujet est établie à partir d'une manière d'être. C'est la posture occupée (dans le sens de position et d'attitude) dans les rapports de genre et dans l'acte sexuel qui vaut déclaration d'homosexualité. En ce sens, la non convention de genre serait au principe de l'identité. Comme l'explique l'auteur, « ce n'est pas la < préférence sexuelle > qui détermine ce que l'on est, mais la position occupée dans la *structure asymétrique de la division du travail sexuel*, renvoyant elle-même à une division sexuée : l'identité sexuée (ou de genre) prime sur l'identité sexuelle (caractérisée par la préférence sexuelle) » (p. 124).

Dans le second régime, le « régime actantiel », la qualification des personnes est suspendue, soit au niveau de l'autoqualification – où l'on refuse de se dire qu'on est homosexuel, soit au niveau de l'expression publique – où l'on refuse de dire qu'on l'est (p. 178). Dans ce régime-ci, l'activité homosexuelle n'est pas forcément coordonnée à une identité homosexuelle. L'auteur prend ici pour exemple empirique des situations extrêmes où les personnes s'inscrivent dans un tel régime, comme lorsque les contacts homosexuels sont interdits ou lors de rapports sexuels de substitution (en prison, en internat).

Finalement, l'auteur identifie un dernier régime, le « régime relationnel », qu'il définira lui-même comme le régime dans lequel s'inscrit la grande majorité des personnes interviewées. Ce régime est caractérisé par une autonomisation des relations entre personnes du même sexe de tout cadre hétéroréférentiel, en mettant ainsi en crise le « régime postural » : « C'est l'émergence de ce nouveau régime d'homosexualité qui fait apparaître le régime postural parfois exotique ou < idéologique > » (p. 158). Dans ce régime, les personnes ne transgressent pas les frontières de genre car l'homosexualité ne dépend pas de la *manière d'être* mais de la *manière d'aimer* (p. 191).

Si cette partie de l'ouvrage est parfois difficile à suivre, car la littérature abordée est très dense, on peut toutefois affirmer que conceptualiser l'identité sexuelle en l'inscrivant dans une pluralité de régimes s'avère très pertinent pour une sociologie de l'homosexualité. Par exemple, ces régimes peuvent servir aux chercheurs et aux lecteurs à mieux comprendre les décalages entre identité et activité (face au point de vue épidémiologique qui s'intéresserait seulement à l'activité), sans pour autant réduire les propos des acteurs à une « homophobie intériorisée », c'est-à-dire, sans porter un jugement sur les discours des personnes interviewées mais en essayant plutôt de comprendre les ressorts des stratégies que celles-ci mettent

en place dans le chemin de leur autoidentification (ou pour utiliser les termes de l'auteur, dans la « *montée en identité* »). C'est en ce sens que cette étude bénéficie d'une forte pertinence, puisqu'elle nous offre des clés pour comprendre comment les personnes homosexuelles se rapportent à elles-mêmes et conçoivent leur homosexualité, sans avoir à surinterpréter les propos des acteurs en charriant une vision normative de ce que doit être le « bon » homosexuel ou, et autrement dit, l'homosexuel « assumé ».

C'est ici que l'auteur en profite à nouveau pour faire une critique vive et subtile de certaines sociologies critiques. À la différence de celle-ci, « le sociologue de l'identité homosexuelle, lui, ne s'intéresse pas seulement à l'activité des personnes qu'il interroge et se refuse à résorber l'écart éventuel entre activité et identité en le rabattant sur le < refoulement >, selon la tradition analytique, ou < l'illusion >, selon la tradition de la sociologie critique » (p. 179). En contraste avec ces approches, l'auteur propose alors de prendre comme *objet* de recherche (i.e. d'observation) « les modalités selon lesquelles les personnes articulent activité et identité » (p. 179).

La sociologie de l'homosexualité que P. Verdrager propose, veut rompre avec les présupposés normatifs de la plupart de la production scientifique française. La majorité de ces études partent d'hypothèses posées bien en amont de l'enquête, comme la reproduction d'un système hétéronormatif, qui se mélangent avec une entreprise de dénonciation politique (Roca i Escoda, 2005). Si ces auteurs récusent les travaux scientifiques qu'ils estiment emprunts d'idéologie, ou qui à tout le moins reprendraient à leur compte une (hétéro)normativité diffuse, l'objectivité sur laquelle ils s'appuient n'est pas d'abord « scientifique » mais le plus souvent « politique » (*ibid.*). « De même que la sociologie de la connaissance scientifique ne doit pas être une sociologie de l'erreur, la sociologie de l'homosexualité ne doit pas se confondre avec une sociologie asymétrique de l'homophobie (...). Il convient, bien plutôt, de raconter comment une conception de l'homosexualité a été largement partagée par toute une société, puis a été peu à peu abandonnée au détriment d'une autre » (Verdrager, 2007 : 155).

Toutefois, les régimes que l'auteur propose pour comprendre l'identité homosexuelle ne sont confectionnés qu'à travers des éléments discursifs prélevés auprès des acteurs interviewés ou dans les travaux des auteurs discutés. Or, pour dépasser le caractère discursif de la compréhension identitaire, il faudrait, à mon avis, doubler ce travail par des enquêtes ethnographiques, seules à mêmes de décrire des situations et des interactions *in situ*. De telles enquêtes permettraient de mieux cerner, dans la pratique et dans des situations concrètes, l'identité « plurielle » des personnes ainsi que les ambivalences entre la « singularité » et la « similarité » que l'auteur

s'efforce certes de thématiser, mais à défaut d'un terrain plus ethnographique, peine parfois à être à la hauteur des prétentions descriptives et conceptuelles affichées.

En outre, on pourrait reprocher à l'auteur de passer un peu à côté des actions collectives de la communauté homosexuelle et de l'engagement politique des acteurs. Bien que ce soit au terme du processus de «*montée en identité*» qu'il propose, que l'agrégation des homosexuels en une collectivité consciente d'elle-même et donc capable de revendiquer des droits semble possible, on a parfois l'impression que les personnes qu'il a interviewées sont des gens «ordinaires» mais au sens où «ordinaire» voudrait dire dépolitisé ou peu politisé. Sachant que l'auteur adopte une vision historique de la succession et de la prévalence des régimes d'homosexualité, il aurait sans doute été pertinent de considérer la lutte, avec Axel Honneth⁵, comme «un moyen moral permettant de passer d'un stade primitif à un stade plus avancé des rapports éthiques» (Honneth, 2000 : 27). Au reste, cette entrée sur les «régimes d'homosexualité» aurait aussi gagné à être mise en relation avec le droit et les droits : on peut faire l'hypothèse qu'à la pluralité des «régimes d'homosexualité» correspond une pluralité de régimes juridico-politiques. Autrement dit, les tensions identitaires entraîneraient des tensions dans l'espace du droit et de la politique.

Enfin, on peut dire que cet ouvrage ne peut rompre complètement avec la sociologie critique, contrairement à ce que l'auteur avance. En effet, à sa lecture, on peut dire que l'auteur montre indubitablement que, dans notre société, l'homosexualité fait toujours une différence, et que cette différence est d'abord négative. Du reste, c'est par là, en raison de cette négativité attachée à l'homosexualité, que la «*montée en identité*» figure comme une épreuve et vaut comme l'occasion d'une expérience, parfois enrichissante quant aux capacités réflexives et critiques des personnes elles-mêmes : «L'identité homosexuelle fonctionne comme un véritable stimulateur d'activité qui met à l'épreuve, voire à rude épreuve, et ceci à longueur de vie, le sens critique des personnes afin d'examiner ce qu'il convient de faire dans la vie et de sa vie. Si les réponses des enquêtés à ces questions sont évidemment contrastées, tous se retrouvent dans cette posture commune, faite de réflexion et de réflexivité, à laquelle oblige peu ou prou le fait d'être homosexuel. Cette réflexion doit être en mesure d'alimenter la capacité

5. En effet, la dimension de la reconnaissance proposée par A. Honneth introduit une dimension politique de la quête de la reconnaissance d'autrui dans la constitution d'une identité propre.

à justifier des actions qui d'ordinaire n'ont pas besoin de l'être tant leur désirabilité les met à l'abri du questionnement. Quel couple hétérosexuel a besoin de justifier un projet nuptial et parental?» (Verdrager, 2007 : 315). Sachant que l'auteur est très soucieux de mettre en valeur le «principe de symétrie», emprunté aux *Sciences Studies*, on peut se demander s'il serait possible de faire une étude symétrique sur la «*montée en identité*» des personnes hétérosexuelles. Une fois cette étude faite, que se passerait-il si on la comparait à l'enquête de P. Verdrager ? Ne serait-ce pas là une manière plus forte encore de dégager, par contraste, le propre de la «*montée en identité*» homosexuelle ? Mais ce propre de la «*montée en identité*» homosexuelle, en quoi consisterait-il ? On ne peut d'avance le savoir, mais il y a fort à parier qu'il aurait sans doute beaucoup à voir avec ce négatif dont nous parlions auparavant, négatif dont se préoccupe la sociologie critique qui n'a donc jamais complètement tort de relever le tort dont l'homosexualité fait l'objet.

Marta Roca i Escoda
Marta.Roca@unige.ch

Biographie

Boltanski L., Thévenot L. (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

Breviglieri M., Stavo-Debaugé J. (1999), «Le geste pragmatique de la sociologie française. Autour des travaux de Luc Boltanski et Laurent Thévenot», *Antropolítica*, n°7, 7-22.

Breviglieri M., Stavo-Debaugé J. (2004), «Les identités fragiles : la <jeunesse> et <l'immigration> sous des regards sociologiques», in Cicchelli-Pugeault C., Cicchelli V. et Ragi T. (dir.), *Les jeunes : risques, liens et engagements*, Paris, PUF, 159-176.

Honneth A. (2000), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Ed. du Cerf.

Lemieux C. (2008), «De la théorie de l'habitus à la sociologie des épreuves : relire L'Expérience concentrationnaire», in Israël L. et Voldman D. (dir.), *Michael Pollak. De l'identité blessée à une sociologie des possibles*, Bruxelles, Ed. Complexe, 179-206.

Roca i Escoda M. (2005), «Enquêter sur le processus juridico-politique de la reconnaissance des couples homosexuels à Genève», in *Carnets de Bord*, n°9, 67-77.